

NOTICE SUR MGR. DE FORBIN-JANSON,

extraite du Mandement publié à l'occasion de la mort du prélat, par Mgr. Menjaud, son successeur sur le siège de Nancy et de Toul.

Charles-Auguste-Marie-Joseph de Forbin Janson naquit à Paris en 1785. Son père, le vénérable marquis de Janson, lieutenant général des armées du roi, type de la fidélité chevaleresque, portait à la fois dans son esprit et dans son cœur les brillantes qualités de gentilhomme et les douces vertus du chrétien. Sa mère, issue des princes de Galéan, femme vraiment héroïque, voulut, au prix de toute sa fortune, au moment de la révolution, sauver une tête auguste; tentative magnanime, qui lui valut l'honneur d'être mise hors la loi. Digne héritier d'un nom illustre, le jeune Charles, chez qui la noblesse du cœur justifiait et révélait assez la noblesse du sang, devait avoir une existence qui répondit à une âme fortement trempée. Sa carrière allait être une suite continuelle d'épreuves et d'orages; elle s'ouvrit par une tempête. A peine sorti du berceau, il apprit à connaître la vie à la rude école de l'exil. Il n'avait encore que cinq ans lorsqu'il suivit ses parents en Allemagne, où la persécution les avait forcés de chercher un asile. A son retour dans sa patrie, il fit sa première communion, ce premier acte mystérieux et solennel, qui fait d'un enfant un homme, et qui décide souvent de ses destinées éternelles. Comme il en avait compris toute la grandeur et la sainteté, il s'y était préparé avec la ferveur et la pureté d'un ange, afin de s'élançer de là dans la vie avec la force et les vertus d'un saint. Cette première union avec le Dieu de toute sainteté avait été féconde, et, chaque jour, on en vit germer les fruits dans sa jeune âme. Son bonheur le plus grand était d'assister au saint sacrifice de l'autel et de visiter le Seigneur dans l'adorable sacrement de son amour. Son temps se partageait entre Dieu, ses parents et les pauvres. C'est sous leurs yeux que s'est écoulée cette jeunesse, aurore d'une sainte vie.

Admis, à 21 ans, comme auditeur d'un conseil d'Etat, il pouvait s'élançer dans la voie des honneurs; car Napoléon, qui aimait à s'attacher tous les noms illustres, eût fixé sur lui des regards de bienveillance; mais ses pensées n'étaient pas les pensées des enfants du siècle.

Dieu l'appela à lui et le destinait au sacerdoce. Docile à cet appel de la grâce, il quitta la maison paternelle, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et, sous la conduite de maîtres habiles, il fit de rapides progrès dans la science et dans la piété. Certes, nul motif humain n'avait pu le déterminer au choix de ce saint état; car alors l'Eglise avait à gémir; la barque de Pierre était ballottée sur les flots agités, et l'avenir semblait ne recéler pour elle que des tempêtes. C'est à Chambéry, dans l'année 1811, qu'il fut ordonné prêtre. Il resta quelque temps dans ce diocèse, en qualité de vicaire-général; il fut même, un moment, supérieur du séminaire.

Des jours plus sercins luisant sur la France, il revient, plein de désir de se consacrer tout entier au salut de ses frères. Voyant ce que réclame l'intérêt de la religion dans sa patrie, en 1814, il s'occupe, de concert avec M. de Rausan, prêtre selon le cœur de Dieu, de l'établissement des missions. Il invite de toutes parts ceux qui portent un cœur apostolique, à venir se grouper autour d'eux, à former une sainte croisade pour aller combattre partout les doctrines perverses qui faisaient tant de victimes, gagner à Dieu les âmes égarées, réveiller en elles des sentiments de foi et faire de pacifiques conquêtes pour le Ciel. Ces nouveaux ouvriers évangéliques sont appelés par les évêques; il se met à leur tête, et, au lieu du repos qu'il aurait pu goûter, il se livre sans relâche à un ministère accablant, à des fatigues surhumaines.

Après que, pendant plusieurs années, il eut imprimé une heureuse et puissante impulsion à tous les compagnons de son zèle, quand il eut consacré à sa patrie ses premiers soins et ses premières sueurs, le jeune abbé de Janson tourne ses pensées et ses regards vers l'Orient. Fils des croisés, il se souvient du Saint-Sépulchre et de la Terre-Sainte, de cette terre qui renferme à la fois le tombeau du Christ et le berceau de l'Eglise.

Saint voyage! qui nous racontera vos joies et vos souvenirs? qui comptera les larmes et les élans de son cœur des premiers temps de l'Eglise sur la terre des miracles.

Le pèlerin s'arrête à Smyrne; et dans cette immense cité, vaste bazar du monde, où tous les peuples de la terre se croisent, se heurtent, se mêlent et se parlent, dans mille langues diverses, la seule langue de l'intérêt, l'apôtre déploya toutes les merveilles de son zèle. Comme après une autre Pentecôte, on vit la parole de Jésus-Christ prêchée dans toutes les langues. Annonçant lui-même en français et en italien la bonne nouvelle du salut, il

s'adjoignit de saints prêtres, semblables par le zèle, différents par le langage, et des milliers d'âmes furent la conquête de ces pacifiques soldats de Jésus-Christ; et la caravane du désert, et le vaisseau de l'Océan, qui n'étaient venus là que pour apporter ou chercher la perle, pourpre et l'or, s'en retournèrent emportant aux quatre extrémités du monde cette semence divine qui ne se perd jamais et qui germe à tous les vents du ciel, à l'ombre des forêts comme au sein des cités.

Mais ce n'était pas tout; ce n'était là qu'une halte du voyageur. Jérusalem l'appela, Jérusalem, la cité choisie, la cité de Dieu, Jérusalem qu'invoquaient les Hébreux dans leurs joies et dans leurs douleurs!

Qui nous dira sa ferveur, les soupirs ardents qui s'échappaient de son cœur, les larmes brûlantes qui coulèrent de ses yeux, à Nazareth, sur les rives du Jourdain, sur la montagne où la sagesse incréée fit son premier discours, au Cénacle, dans le Jardin des Olives, au Prétoire, sur la route douloureuse du Golgotha, et au tombeau de l'adorable Sauveur! Les religieux qui gardent le saint sépulchre le reçurent comme frère bien aimé, comme un protecteur, et lui donnèrent la décoration de leur ordre qu'il s'honora de porter toute sa vie.

Aussi voyez-le, à son retour en France: pour tromper, en quelque sorte, son âme ardente pour oublier la distance et ressusciter le souvenir, pour avoir sans cesse sous les yeux l'image de lieux disparus, pour réveiller surtout dans les cœurs la reconnaissance et l'amour envers Jésus crucifié, il fit du mont Valérien un autre Golgotha, reproduisant, dans les mêmes proportions et les mêmes formes, les stations diverses qu'il avait visitées dans les lieux saints. C'est là que le roi et les princes et le peuple venaient en foule honorer le Seigneur dont la tête avait été couronnée d'épines, et abaisser leur front devant l'image de celui qui donne les sceptres et qui les brise, comme une paille, quand il lui plaît.

Tant de services rendus à la religion, dix ans de fatigues, et de travaux apostoliques étaient d'assez beaux titres à l'épiscopat. Le descendant des loyaux et illustres serviteurs du roi René fut appelé à gouverner spirituellement la province qu'avait gouvernée autrefois le malheureux et bien-aimé comte de Provence. L'abbé de Janson devint évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine. Il arriva dans son diocèse, le cœur tout brûlant de zèle pour le salut des âmes que lui confiait le Pasteur suprême. Il n'omit rien pour atteindre ce but heureux. Il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Fut-il jamais un père plus tendre, plus affectueux? Les pauvres n'étaient-ils pas les objets de sa prédilection? Dans ses courses épiscopales, n'allait-il pas les visiter sur leur lit de douleur? ne leur prodiguait-il pas les consolations de la foi et les secours de la charité? Refusa-t-il du pain à ceux qui avaient faim? Y a-t-il, dans le diocèse, une seule œuvre de bienfaisance à laquelle, même depuis son éloignement, il n'ait pris puissamment contribué? Ces faits ont eu lieu à la face du soleil, et combien d'autres, cachés aux yeux des hommes, ne sont connus que de Dieu seul! Il était, certes, digne d'un meilleur sort. Mais loin de nous la pensée de rouvrir des plaies heureusement cicatrisées depuis longtemps!

Dans une circonstance aussi cruelle pour lui, Mgr. de Janson, au lieu de se laisser décourager, puise dans sa foi de nouvelles forces et de plus hautes espérances. Son âme ardente se trouvait à l'étroit dans la circonscription d'un diocèse; son activité prodigieuse avait besoin d'une sphère plus vaste. Comment aurait-il pu demeurer inactif dans les limites d'une province, quand l'Europe, quand un monde tout entier ne suffisait pas à l'ardeur de son zèle?

Il va se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ; il verse ses prières dans son sein paternel, et lui demande une mission pour l'Asie; il veut revoir ces pays qu'il a déjà visités et qu'il aime encore. Le souverain Pontife accueille avec joie ce généreux projet; mais des obstacles viennent s'opposer à son exécution immédiate. Or, l'attente pour Mgr. de Forbin, c'est le travail sans relâche. Après avoir mis tout en œuvre pour fonder, en France, des maisons de retraite en faveur des prêtres âgés et infirmes, il tourne ses regards vers l'Amérique; il traverse l'Océan; il parcourt en tout sens les Etats-Unis où il est reçu par ses collègues dans l'épiscopat comme un envoyé du ciel; il assiste au concile national réuni à Baltimore, pour se convaincre, d'après les rapports de chacun des évêques, des progrès consolants du catholicisme dans ces contrées lointaines. Les tribus nomades, dans leur simplicité native, le reçoivent comme un père. Mais c'est surtout dans le Canada que l'attendaient des succès véritablement prodigieux. Il parle